

Les Fables

Jean-Paul Pistil avait tout pour être heureux : une femme aimante, trois enfants charmants, un travail de comptable à plein temps, une maison confortable. Le train de vie mérité par tout citoyen honnête.

Il s'accordait tous les soirs un moment de plaisir après une rude journée de labeur : il nettoyait son stylo. Car Jean-Paul possédait un long stylo d'ivoire, qu'il tenait de son père, qui lui-même le tenait de son père, et ainsi de suite jusqu'à la neuvième génération. Jean-Paul y tenait comme à la prune de ses yeux, et prenait chaque jour un soin particulier à le graisser, à le faire briller, et à bien le remettre dans son écrin de velours.

Mais un soir, tout s'effondra. A l'instant précis où Jean-Paul se levait de sa table de travail après avoir donné le dernier coup de chiffon sur l'ivoire rutilant, un vil grain de poussière s'engouffra dans sa cavité nasale droite. Le chatouillis provoqué déclencha chez Jean-Paul un violent étouffement. Le pauvre homme eut le temps de voir son trésor s'envoler, comme au ralenti, avant de s'écraser au sol. La plume et l'encrier étaient entiers, certes, mais un bout de quelques centimètres gisait, brisé.

L'objet qui représentait tout pour lui était dénaturé. Malgré l'importance relativement faible des dégâts -une partie seulement s'était détachée-, Jean-Paul voyait dans ce bout un long bâton, sur lequel tenait l'honneur de ses ancêtres.

Dans les jours qui suivirent, l'état du pauvre homme ne fit qu'empirer. Il ne cessa de hurler des paroles incompréhensibles, en s'agitant de tous côtés et en secouant violemment ses membres, jusqu'à frapper ses proches.

Moralité : Il a pété un bout long.

Firmin Dessal était depuis tout petit victime d'une maladie dont l'horreur n'a d'égal que la rareté. Les médecins lui avaient donné le nom de lacrymopathie. Au moins une fois par jour, Firmin se voyait dans l'obligation de pleurer toutes les larmes de son corps, afin d'hydrater ses yeux, sous peine d'une infection violente de son globe oculaire.

Lors de sa petite enfance, sa maladie était très lourde à supporter. Les médecins étaient parfois contraints de lui infliger de violentes punitions pour qu'il se mette enfin à pleurer. Ses traumatismes étaient encore visibles à l'aube de la quarantaine : Firmin avait en effet une peur bleue du corps médical.

Il parvenait maintenant à mieux maîtriser ses flots lacrymaux, et visionnait tous les soirs *Titanic* ou *Bambi* afin de déclencher les sanglots salvateurs.

Mais un soir, enfer et damnation ! Alors que la fin tragique de *Roméo et Juliette* provoquait habituellement chez lui des pleurs abondants, il s'aperçut que son œil gauche refusait obstinément de produire la moindre goutte d'eau salée. N'osant pas se déplacer à l'hôpital, se rappelant ses frayeurs d'enfants, Firmin laissa la nuit passer... douloureusement. Le matin, au réveil, une croûte de pus avait recouvert son iris.

Transporté rapidement aux urgences par le SAMU, qu'il avait eu le courage d'appeler, le pauvre malade souffrait le martyr. Les médecins constatèrent alors l'effroyable vérité : le sac lacrymal gauche de Firmin était bien vide et sec. Etant incapable de produire la moindre goutte, son destin était scellé. Le décès fut constaté par l'infirmière de service, le lendemain matin, à 8h34.

Moralité : Il a pas ses larmes à gauche.

Les Fables

Jeannine Pointdecoin était issue d'une bonne famille. Elle était la première des trois filles, et s'était toujours occupée de ses deux sœurs cadettes, Isabelle –qu'elle appelait affectueusement « Ize »- et Claude –qu'elle appelait affectueusement « Claude ».

Un jour, elle rencontra Pierre Dennerond, un jeune homme sérieux, au physique avantageux, intelligent et drôle. Rapidement, le courant passa, et les deux jeunes gens tombèrent amoureux. Après la présentation traditionnelle aux beaux-parents, le couple passa de merveilleuses vacances en Ardèche. Au bout de quelques mois, Jeannine et Pierre prirent la décision symbolique d'échanger les clés de leurs appartements, puis décidèrent de vendre leurs deux habitations respectives pour en louer une en commun.

Après la grossesse de Jeannine et la naissance de Michel, une décision fut prise : ils allaient se marier. Les deux familles étaient enthousiastes, et participèrent volontiers à la préparation des épousailles. Le maire, coopératif, fit décorer la salle des fêtes du village natif de Jeannine pour l'occasion, et la centaine de convives chantèrent, rirent et dansèrent.

Le boucher-charcutier-traiteur du coin avait été mis à contribution : il avait préparé un menu complet, taboulé en entrée, paupiettes de veau, sauce aux champignons et haricot verts, croustilles de pomme de terre en plat chaud, salade aux noix, fromage et en dessert, un gâteau : une superbe pièce montée.

Alors que les invités avaient déjà le ventre bien rempli par le début de ce repas, la pièce montée qui arriva vers minuit était presque superflue. Isabelle, qui avait entamé une valse endiablée avec l'oncle au troisième degré du côté de la belle-sœur de Jeannine, tournait dangereusement autour de la table porteuse de la triomphante pile de choux caramélisés. Sans doute la maladresse congénitale d'Isabelle avait amplifié le trop-plein de vin, quoiqu'il en soit, la sœur de Jeannine perdit l'équilibre et s'affala violemment sur la pièce montée.

Moralité : La sœur Ize sur le gâteau.